

Comment prenons-nous connaissance des concepts ?

À quoi se rapporte le « sens du penser » formulé par Rudolf Steiner ? Assurément pas à son penser à soi. Alors donc à ce que pense un autre homme. Est-ce aussi le cas lorsque les idées se trouvent exposées dans un texte écrit ? Et donc par exemple en lisant ce texte ? Ou bien même carrément en « lisant le livre de la Nature » ? — Pour découvrir le sens du penser, dans l'activité sensorielle qui lui est propre, il faut une délimitation aiguë de sa compétence par l'observation, comme le montre ici Detlef Hardorp dans un article fondamental.

« Concepts et idées ne peuvent être perçus que là où ils apparaissent réellement, là où ils sont produits ; autrement ils ne sont pas donnés. À savoir dans le penser actuel de l'être humain. » (1)

En 1909, devant les membres de la Société Théosophique de l'époque, Rudolf Steiner esquissa pour la première fois les bases de sa doctrine élargie des sens dans laquelle il évoque dix sens caractéristiques de l'être humain. Le dernier des sens traité par lui, il l'appelle sens du concept ou sens de la représentation. (En d'autres lieux, par la suite, il le désignera aussi comme sens du penser ou un sens des idées.) Avec ce sens, l'être humain ne peut pas percevoir ses propres idées, mais celles de ses contemporains.

Dans la quatrième des conférences publiée [il s'agit de trois cycles dans GA 115!] sous le titre « Anthroposophie, psychosophie et pneumatosophie » (GA 115), Rudolf Steiner s'exprime plus abondamment, quelques jours après avoir parlé pour la première fois du sens du penser, sur la relation du monde extérieur aux idées, avec lesquelles l'homme appréhende conceptuellement les choses du monde extérieur : « L'homme doit bien réfléchir dans son intériorité. Les choses ne réfléchissent pas pour lui et elles ne lui montrent pas non plus les idées de l'extérieur, mais il doit porter les idées à la rencontre des choses. » (2)

Je prends connaissance de ton idée

Dans quelle mesure est-il donc principalement justifié de parler d'un sens du penser ou des idées ? La connaissance a lieu lorsque le concept correct monte en nous et se relie à la perception. Dans une situation seulement, le concept ne peut pas monter en nous : c'est lors de la perception de notre prochain, du Je archétype duquel sourdent de libres germes d'idées dans le monde sensible. Ces idées qui germent librement de l'autre homme, je ne peux pas les appréhender dans mon propre penser selon leurs germination, parce que « Je » ne suis pas « Tu ». Je dois pour cela éteindre mon penser, pour devenir suffisamment « Tu ».

Rudolf Steiner a décrit la nécessité du sens conceptuel pour une humanité en train de devenir libre, dès la fin du dernier chapitre de sa *Philosophie de la Liberté* (1894) : Le connaître consiste dans l'union du concept avec la perception par le penser. Pour tous les autres objets, l'observateur doit acquérir les concepts par intuition ; lors de la compréhension d'une individualité libre, il ne s'agit que de laisser approcher et d'accepter en notre esprit les concepts par lesquels celle-ci se définit elle-même comme telle (sans intrusion de contenus conceptuels qui nous sont propres). Des hommes qui, à chaque discernement au sujet d'un autre mélangent aussitôt leurs propres concepts, ne peuvent jamais en venir à comprendre une individualité. » (3)

Dans le monde sensible, il devient possible de penser des idées qui germent librement. Mais cela fragmenterait à l'infini l'humanité incarnée dans le monde sensible en séparant de plus en plus les hommes isolés les uns des autres, si le sens des concepts n'eût rendu possible de rattacher de nouveau directement les idées d'homme à homme.

Le sens du penser n'est naturellement pas restreint à la perception d'idée germant librement. Sa nécessité n'y est là que la plus aisée à voir. Chez tout homme, une idée a une coloration différente, une nuance différente du sentiment, un degré différent d'enthousiasme, justement selon la façon

même dont il se représente les idées. Plus prévaut à présent l'énergie développée pour la justesse des idées, plus le penser s'enfonce vers l'universalité des concepts. Mais plus l'être humain universalise le contenu personnel de ses idées, plus la force du penser s'individualise. C'est de manière de plus en plus individuelle que le contenu devenant universel est marqué par l'être humain.

C'est justement pour percevoir immédiatement ce « comment » de l'empreinte idéale — qu'il s'agisse des idées personnelles quotidiennes ou bien de la formation libre des pensées individuelles — de l'être humain incarné dans le monde sensible, que son prochain a besoin d'un sens du penser (ou sens des idées / concepts). (4) Ce sens permet principalement à l'être humain, dans son développement de la naissance à la mort, de grandir dans le corps de l'organisme social. Ce ne sont pas les concepts des choses du monde extérieur qui parviennent à l'être humain au moyen du sens des concepts, mais ce sont les concepts qui vivent dans le monde intérieur des autres hommes qui se révèlent par ce sens. Des concepts ne sont perceptibles par ce sens que si un autre être humain les révèle. C'est la raison pour laquelle l'enfant pose des questions infinies à ses contemporains. Comment est-il possible ce pur « laisser approcher en les acceptant » des concepts (sans intrusion d'un contenu conceptuel propre) au moyen du sens du penser, c'est ce que Rudolf Steiner décrit le plus exactement, lors du premier appendice à l'édition de 1918 de « *Philosophie de la Liberté* » : Le penser d'un autre homme est momentanément approché et accepté dans mon esprit par la perception du sens du penser, comme si c'était le mien propre. Lors de la perception d'une autre personnalité, je suis contraint, en tant qu'être pensant, « d'éteindre mon penser pour le temps de son action et de mettre à sa place son penser à elle. Mais ce penser à elle, je le saisis dans mon penser selon une expérience qui m'est propre. J'ai réellement pris connaissance ainsi du penser d'un autre. » (5) Ainsi fais-je précisément l'expérience de l'imprégnation individuelle du concept, de la formation individuelle du concept par l'autre homme. (6)

Appréhender le concept par la lecture

On peut parler d'une perception sensorielle, « là où une connaissance réussit sans collaboration de l'intellect, du souvenir et autre ». (7) C'est justement cette condition nécessaire à la perception sensible qui est pour Rudolf Steiner le point de départ introduisant un sens supérieur allant bien au-delà du sens de l'écoute dans le fragment de son livre « *Anthroposophie* ».

Lors de la lecture, j'ai constamment besoin d'une compréhension intellectuelle; sans elle, je ne vis que la teneur des mots et je ne comprends pas les idées qui les entre-tissent à l'arrière-plan. Ce n'est qu'au moyen de ma propre énergie de penser et de représentation que je peux prendre connaissance des idées. Je me forme certes mes idées à la perception sensible de ce qui est écrit ; mais cela ne veut pas dire que les idées sont sensiblement perceptibles dans l'écrit qui les contient. Lors de la lecture d'un livre, ce n'est qu'au moyen de ma compréhension intellectuelle éveillée, apte à penser, que je peux en arriver à une élaboration des idées qu'il renferme. La perception des idées est donc en cela quelque chose de suprasensible.

Endormissement dans les autres hommes

Lors de la perception au moyen du sens du concept, des idées ou du penser, c'est exactement le contraire : pendant que ma compréhension intellectuelle veille, je ne peux en effet rien percevoir au moyen de ce sens. Je ne peux comprendre directement mon prochain que si ma compréhension intellectuelle est prête à s'endormir et qu'ensuite je vive avec passion, pendant la perception au moyen de ce sens, dans la force du penser de l'autre homme.

Rudolf Steiner a caractérisé un jour ce contexte de perception du sens du penser de la manière suivante : « [...] Lorsque je perçois le mot, je ne vis pas si intimement dans l'objet, dans l'autre être extérieur, que lorsque, qu'au travers du mot, je prends connaissance des idées. [...] Je perçois finalement aussi le mot, lorsqu'il est détaché du penseur par le phonographe, ou bien même lorsqu'il est écrit. Mais me transposer dans le contexte vivant de la présence de l'être qui forme le

mot/parole, me transposer immédiatement par le mot/parole dans l'être, dans l'être pensant et se représentant, cela requiert encore un sens plus profond que le sens ordinaire du mot, cela exige le sens du penser, comme j'ai souhaité ainsi le désigner. » (8)

On ne devrait pas trop étroitement se représenter ici les termes « mot/parole » et « idée ». Le domaine perceptible du sens du son ou de la parole renferme aussi, dans l'acception de Steiner, l'ensemble du langage de l'être humain, y compris tous les mouvements de l'âme qui s'y expriment, dans la mesure où ils sont directement perçus. (9) Le penser, également mouvement de l'âme, peut donc s'exprimer jusque dans la mimique et, conformément à cela, il peut être perçu par le sens du penser ; ainsi donc une participation silencieuse à la vie de l'autre peut constituer un domaine de perception pour le sens du concept.

Le sens du concept rend possible une « immersion dans un autre être [...] jusqu'à la sensation de ce qui vit conceptuellement en lui ». (10) Lors de l'immersion (sensible) dans une essence-Je étrangère, on perçoit d'abord son mouvement de penser à elle (sensible), et enrichi, on s'éveille à son penser à soi. Lors de la lecture c'est exactement l'inverse : on doit d'abord s'éveiller à un penser autonome à soi, avant de pouvoir percevoir les idées de l'autre (attention : à présent au plan suprasensible !).

Lorsque je lis ce qui est écrit dans un livre, je me trouve devant des idées étrangères d'une manière analogue à celle où je me trouve devant la nature. Je remarque : ici des êtres furent créatifs et actifs, mais je ne me trouve plus que devant l'œuvre achevée. Certes, cette œuvre me laisse pressentir, à l'appui de ses gestes coagulés, qu'elle est bien née d'une création vivante, mais au sein de la perception sensible que j'en ai, je ne pénètre jamais dans les êtres créateurs, parce qu'ils ne sont plus présents dans les gestes coagulés de l'œuvre achevée se manifestant ainsi à moi.

Perception au sein du monde de l'œuvre achevée

Dans l'écrit, l'ensemble du contenu est présent ; je dois seulement apprendre à le lire. Je ne peux apprendre à lire qu'en éduquant mon activité du penser et en apprenant moi-même à former la langue. Lors de la lecture, je forme ensuite intérieurement les gestes et je fais l'expérience de leurs mimiques. Ma propre volonté de penser doit ensuite les mettre en mouvement de sorte que mon penser puisse saisir le rapport entre les mimiques — les idées non manifestes —. Lors de la lecture, je n'ai devant moi aucun penseur qui est mon égal. Seules les lettres d'imprimerie et les mots me sont donnés, dans lesquels ont péri les mouvements antérieurs du penser, tels des signes pétrifiés présents devant moi ; pour percer à jour ces mouvements du penser originaire qui se sont pétrifiés en lettres et mots, je dois d'abord les remettre en mouvement par ma propre énergie volontaire du penser pour en faire de nouveau retentir les idées. « Le lecteur comprend parce qu'il remplit lui-même de sens le texte qui lui est offert. [...] Et ce n'est pas seulement le penser seul qui restaure les relations, mais une énergie, laquelle donne effectivement d'abord aussi l'impulsion au penser pour ce faire : l'imagination », écrivit Michael Bockemühl dans son remarquable essai « Lire et comprendre ». (11) Je comprends en lisant toujours et seulement autant que je peux accomplir en pensant de manière autonome. Au-delà de cela, je peux tout au plus répéter machinalement les mots.

La seule et unique source de germes vivants d'idée, qui peut en outre révéler sa substance dans le monde de l'œuvre achevée, c'est l'être humain. (12) La nature anorganique ne révèle sans le penser humain comme « interprète, indiquant les gestes de l'expérience » (13) aucun des concepts, avec lesquels elle se laisse concevoir ; ces concepts — et avec eux, toute signification — doivent monter de l'intériorité humaine. La nature organique manifeste ses concepts dans la mesure où l'être humain, en les connaissant, s'élève à la perception suprasensible, et ainsi le penser n'apparaît plus comme « interprète des gestes de l'expérience », mais devient lui-même expérience. (14) La germination des idées qu'il y expérimente n'est à découvrir que dans le monde de l'activité, non pas dans le monde de l'œuvre accomplie, vers laquelle est orientée l'organisation sensorielle de l'être humain.

La source de perception du propre germe d'idées c'est l'intuition. Cette source est suprasensible. L'organe de perception sensible du sens du concept ou du sens du penser tourné vers le monde de

l'œuvre achevée est source de perception de la seule vie des concepts, qui peut se révéler essentiellement dans ce monde de l'œuvre achevée : le germe des idées d'un autre être humain.

Detlef Hardorp Das Goetheanum 1-2/2011

(Traduction Daniel Kmićik)

Notes:

(1) Tiré de l'essai de Dietrich Rapp: *Sens du concept — Sens du penser. Sur les enveloppes de sa délivrance*, dans **Die Drei**, n°11/1986.

(2) Rudolf Steiner : *Anthroposophie, Psychosophie, Pneumatosophie (GA 115)*, conférence du 27 octobre 1909.

(3) Rudolf Steiner : *La Philosophie de la Liberté (GA 4)*, Chapitre : « Individualité et espèce ».

(4) Voir la remarque 1, p.848.

(5) Voir la remarque 3.

(6) Un concept est individualisé par la manière dont il est représenté. Lorsque Rudolf Steiner parla pour la première fois du sens du penser ou du sens du concept, il l'a aussi désigné, comme on l'a déjà souligné, comme sens de la représentation (voir le remarque 2, conférence du 26 octobre 1909).

(7) Rudolf Steiner : *Anthroposophie, un fragment de l'année 1910 (GA 45)*, chapitre 2 : « L'être humain comme organisme sensoriel ».

(8) Rudolf Steiner : *L'énigme de l'homme (GA 170)*, conférence du 12 août 1916.

(9) Voir au sujet de domaine sensoriel autonome en particulier les exposés détaillés dans Peter Lutzker : *Le sens du langage. Perceptions du langage en tant que processus sensoriel*, Stuttgart 1996.

(10) Voir la remarque 7.

(11) Paru dans Wolfgang Niehaus : *Lire dans l'ouvrage anthroposophique. Un almanach*, Stuttgart 1987.

(12) Comparer Rudolf Steiner : *Maximes anthroposophiques (GA 26)*, maxime n°112.

(13) Voir Rudolf Steiner : *Grandes lignes d'une épistémologie de la conception du monde de Goethe (GA 2)*, 11^{ème} chapitre : Penser et percevoir.

(14) Voir par exemple, Rudolf Steiner : *Introductions aux œuvres scientifiques de Goethe (GA 1)*, Chapitre : « Sur l'essence et la signification des écrits de Goethe sur la formation organique ».

Cet article est tiré d'un essai considérablement plus long qui est paru en allemand et en anglais dans le « *Rundbrief de la section pédagogique au Goetheanum* » n°39/2010 et porte une réflexion critiques sur les œuvres de Thomas Göbel, Georg Kühlwind et Wolfgang Auer. La version plus longue peut être obtenue par courriel adressé à l'auteur : detlef@hardorp.eu